

— Vos billets, s'il vous plaît... dit-il en portant la main à sa casquette.

Ursule fouilla son sac pour prendre les tickets. Renée, mal éveillée, s'accota de nouveau dans l'angle capitonné et ferma les yeux.

Au lieu de tendre la main pour recevoir les billets que madame Sollier allait lui donner, Léopold glissait cette main sous son caban couvert de neige et saisissait le couteau de Nontron.

— Voilà monsieur... fit Ursule en tendant les deux billets.

Le misérable allait frapper. Soudain retentirent de bruyantes détonations, et le train dont la marche se ralentissait de plus en plus s'arrêta court. Lantier, stupéfait, recula.

— Que se passe-t-il, monsieur ? fit vivement Ursule bouleversée par les explosions ? Quo signifie cela ?

— Je n'en sais rien, madame... répliqua le faux contrôleur.

Un grand ramue-ménage se produisit sur toute la longueur du train. On entendait des carreaux glisser dans leurs rainures, des portières s'ouvrir. Des voix que l'effroi rendait tremblantes s'élevaient en avant et en arrière, formulant des questions inintelligibles.

Renée à son tour demanda :

— Mon Dieu, monsieur, qu'y a-t-il donc ? Sommes-nous en danger ?

— Je n'en sais rien, répondit Lantier pour la seconde fois.

Il ne mentait pas. Les détonations et l'arrêt du train lui semblaient inexplicables. La seule chose qui pour lui fût évidente, c'est qu'il ne pouvait en ce moment mettre son projet à exécution.

— Je vais m'informer... ajouta-t-il.

Puis, sortant du coupé qu'il referma, il reprit le chemin du compartiment qu'il occupait et où il dépouilla en toute hâte son costume de contrôleur du chemin de fer.

Les cris et les questions continuaient à se croiser. Des visages pâles de terreur ou rouges de colères émergèrent des portières. On voulait des explications ; on les exigeait des employés ahuris qui paraissaient fort disposés à perdre la tête. Enfin le chef de train répondit :

— Les pétards étaient un signal d'arrêt. La neige obstrue complètement la voie... Impossible d'aller plus loin...

Ces paroles furent accueillies par un déchaînement d'imprécations.

— Tonnerre du diable ! se disait Léopold. Tout allait être fini et tout est à recommencer !... pas de chance !

— Où sommes-nous ? demandèrent des voix confuses !

— A deux kilomètres de Maison-Rouge... répliqua le chef de gare. Je vais envoyer prévenir que nous nous trouvons en détresse et réclamer des secours qui, je l'espère, ne se feront point attendre...

Ursule et Renée déploraient ce retard imprévu, mais la lutte contre les éléments était impossible, il fallait se résigner.

On tira des pétards de minute en minute, la vapeur siffla sans relâche et deux hommes, affrontant la neige qui leur montait plus haut que les genoux, partirent dans la direction de Maison-Rouge.

Une heure et demie après leur départ arriva le secours attendu, sous la forme d'une escouade de terrassiers portant des torches et des outils. Il s'agissait de débayer, sur une longueur de cent mètres environ, la voie qu'un amoncellement de neige obstruait.

Vers trois heures du matin le train se remit en marche et parvint lentement à Maison-Rouge ; mais il ne pouvait aller plus loin, le fil électrique signalant la voie comme impraticable entre Nangis et Grandpuits. Les voyageurs durent mettre pied à terre, chercher un gîte et attendre.

Renée et madame Sollier étaient momentanément sauvées.

(A CONTINUER.)

Commencé le 12 Octobre 1882 — (No. 146.)

LE TESTAMENT SANGLANT

TROISIÈME PARTIE.

V

LE RAYON.

CHARLES DE VARNI A MADAME DUNOYER.

« Avignon, le 23 novembre 1846.

« Oh ! madame, que de bien m'a fait votre lettre ! Soyez mille fois remerciée et bénie, vous qui avez une parole pour toutes les peines, un baume pour toutes les blessures ! Maître Ermel me l'a bien dit : vous êtes une de ces femmes d'élite, destinées à réconcilier avec le monde, avec les affections tendres et douces, ceux que des chagrins et des mécomptes ont fait douter des autres et d'eux-mêmes ! Près de ces âmes exquises, les âmes froissées trouvent à se ranimer et à guérir, comme, sous votre beau climat, les plantes délicates trouvent la chaleur et la vie. Merci encore ! votre lettre m'ouvre une nouvelle existence ; elle me donne ce qui me manquait jusqu'ici ; je ne suis plus seul, je ne suis plus orphelin, je ne suis plus déshérité de tout lien et de toute famille. Pour moi, maître Ermel est presque un père, et jamais il ne m'a été si cher que depuis qu'il m'a parlé de vous.

Pauvre notaire ! si vous saviez de combien de questions je l'accable chaque soir, lorsqu'assis au coin de son feu, et les pieds sur les tisons, nous nous lançons dans de longues causeries ! Ces causeries sont toutes peuplées de vous ; involontairement, votre nom arrive sur mes lèvres ; Calixte me sourit avec complaisance, et alors !... nous voilà, comme la plume de madame de Sévigné, avec la bride sur le cou. Je ne puis me lasser de l'entendre rappeler tout ce qu'il y a en vous de bon et d'aimable, votre dévouement à son vieil ami Lazare, votre courage au milieu des difficultés de cette succession, vos nombreux sacrifices pour conserver intact l'antique honneur de la maison Dunoyer, et, au milieu de tout cela, votre grâce souriante, votre esprit simple et charmant, vos talents, votre goût pour les arts, pour les mystérieuses harmonies du ciel et de la mer, pour tout ce qui élève et ennoblit l'âme. « Ludovise, me dit-il alors (oh ! pardon ! c'est lui qui parle !) « est, après vous, la personne que j'aime le plus ; vous, comme « mon fils, elle comme ma fille ! »

« Comment vous peindre, madame, toute la diplomatie que je déploie pour lui faire répéter cette phrase au moins deux ou trois fois par soirée ? Car alors il me semble que vous êtes ma sœur !... ma sœur ! oh ! avec quel charme divin j'écris ce nom, si pur et si doux, que tous les cœurs s'adoucissent et se purifient en le prononçant !

« Pardon ! ma plume court en avant de mes pensées ; je l'arrête pour vous faire un aveu ; grondez-moi bien, je le mérite, et